



ISSN 1958-5160
ISSN en ligne 2260-5029

Synergies Algérie n° 28 - 2020 p. 11-21

Quelques jugements révérencieux
mais non obligatoirement adulateurs.
Sur l'imperium diversitaire
de la Didactologie/Didactique des Langues
et des Cultures contemporaine

Jacques Cortès

Fondateur et Président du GERFLINT, France

L'Université en général (haut-lieu théorique de la Pensée) n'éprouve traditionnellement aucune passion pour cette discipline infiniment délicate qu'est la pédagogie. En France, le passage très éphémère, dans les années 1990, aux IUFM (*Instituts Universitaires de la Formation des Maîtres*) a même accru cette tendance en donnant à cette discipline une orientation plus théorique, donc plus noblement « science de l'éducation », que prosaïquement « pratique ». D'où, sur le plan professionnel, un résultat qui aurait pu être meilleur. En passant ensuite sous le contrôle des Universités, les anciens professeurs d'IUFM adoptèrent d'enthousiasme les mœurs des lieux où ils atterrirent. On les comprend, c'était tentant quoique dangereux pour la pédagogie.

Simple exemple : comme le disait à ses élèves un jeune phonéticien chargé (dans une Université normande), à son grand dam, d'enseigner la phonétique corrective à des étudiants de Français Langue Etrangère, pour lui, un tel travail, « c'était de la *soupe* ». « Il n'était pas là pour ça » mais pour « faire de la phonétique scientifique », celle, précisément, qu'il avait étudiée en préparant sa thèse, donc la seule qui pouvait avoir un intérêt véritable non pour ses élèves mais pour la suite de sa carrière.

Toujours en France, on verra, en effet, que les linguistes, en héritant du FLE (suite à la Commission Auba¹) ont eu nettement tendance à considérer objectivement cette discipline pragmatique comme une extension mineure de la leur qu'ils estimaient évidemment plus conforme à leurs intérêts. Et puis, ne l'oublions pas, enseigner ce qui est déjà écrit dans les livres sous la plume de vénérés Maîtres (eux-mêmes ravis d'être cités car de là dépend leur renommée) c'est tellement plus simple que de chercher des « techniques » pas possibles pour « faire la soupe » d'élèves-professeurs simplement désireux de trouver un emploi pour « gagner leur vie ». Comme les « linguistes » avaient par ailleurs pleine autorité au CNU, ils utilisèrent abondamment les effectifs étudiants nouvellement « inscrits » que mobilisait le FLE, pour faire titulariser *en catimini* leurs propres doctorants. Ambiance ! Toute protestation de la part des « FLE, FLM, FLS et FLI » devint la marque d'un indiscutable mauvais esprit qu'il fallait châtier de diverses façons (ce

qu'on fit avec énergie). Les postes qui auraient dû être FLE furent parfois (souvent même) généreusement distribués aux disciples linguistes et sociolinguistes avec une malhonnêteté tellement générale dans certains cas qu'elle en devint vertu. Les légitimes protestataires (dont je fis partie) furent *ipso facto* qualifiés d'insupportables semeurs de troubles et persécutés également à la mesure de leur importance potentielle. Très curieusement, aucune instance politique ne vit quoi que ce fût de répréhensible dans un tel « trafic » de postes universitaires.

« Fors la Science », la vraie bien entendu (ne plaisantons pas à ce propos), la pédagogie ne peut être une activité sérieuse. L'une n'exclut pas forcément l'autre, bien entendu, mais, de préférence, il faut connaître l'une et l'autre pour éclairer la lanterne d'un futur professeur de FLE. Former il faut le savoir, est un mot détestable, un mot d'enseignant qu'on n'a pas vraiment envie d'être puisqu'on rêve de devenir chercheur (ce qui est parfaitement noble et légitime) avec toutes les illusions honorifiques qui accompagnent cet aristocratique vocable.

Ce qui nous interroge, à propos des multiples questionnements contemporains touchant tout particulièrement à la mode diversitaire en grand déploiement à partir des années 70 du siècle dernier, ce n'est pas leur bien-fondé (il est philosophiquement et même pragmatiquement indiscutable) mais leur permanence historique souvent occultée ces temps-ci, ce qui entraîne une attitude couramment malveillante, tant à l'égard des mérites du passé que d'une évolution qui n'a évidemment attendu ni Darwin, ni surtout notre époque querelleuse pour naître et se développer.

Le pluriculturalisme et l'interculturalisme désormais endémiques (c'est, en tout cas, leur vœu le plus cher parfaitement légitime) dans tous les domaines de la pensée et de l'action, ont très naturellement et historiquement tenu leur rôle (le tiennent toujours et c'est tant mieux) dans notre activité professionnelle d'enseignants-chercheurs, certes, au prix - selon les époques- de différences ou de nuances dignes d'examen. Mais il n'était pas et il n'est toujours pas du tout nécessaire (conservons cet espoir) de les utiliser comme armes de destruction du socle traditionnel sur lequel leur présence immémoriale ne peut être niée ou célébrée sans simplisme. Examinons la situation de la langue-culture française en insistant sur son compagnonnage avec le pluriculturalisme et l'interculturalisme. Faut-il, notamment, considérer ces derniers comme un domaine global désormais autonome, susceptible de remplacer notre vision politique, scientifique, littéraire, artistique, médiatique et même intellectuelle de l'exercice de la pensée, donc, très concrètement comme un produit de substitution du français à enseigner (cela se pratique déjà dans certains établissements du Canada) non plus sur le mode d'une langue super-centrale (dans les classifications proposées par Calvet ou Abram de Swann) mais sur celui d'une langue désormais mineure. On en est là, en effet, et

cette question doit être posée sans lésine car elle témoigne d'une farouche volonté de négation de la réalité de ce qu'a été certainement, mais surtout de ce que reste plus que jamais l'enseignement-apprentissage des langues quel que soit leur statut exact.

Comprenons bien ceci : le plurilinguisme est une affaire tout-à-fait sérieuse, donc à envisager positivement - nul ne dira le contraire - mais ce qui importe, dans l'immense majorité des cas, c'est d'abord d'être parfaitement à l'aise dans la langue première avec laquelle on a acquis les connaissances nécessaires pour vivre en harmonie dans le lieu et le milieu humains que les hasards de la vie nous ont offerts et que personne, d'évidence, n'a choisis. Comme le dit très poétiquement la chanson de Maxime Le Forestier :

On choisit pas ses parents
 On choisit pas sa famille
 On choisit pas non plus
 Les trottoirs de Manille
 De Paris ou d'Alger
 Pour apprendre à marcher
 Etre né quelque part
 C'est toujours un hasard

Et le chanteur complète la lumineuse et respectueuse simplicité de son texte par une mystérieuse phrase en zoulou : « nam'inqwando yes qxag iqwahasa » (bis) qui signifie simplement ceci : « *quand on a l'esprit violent on l'a aussi confus* ».

Essayons donc d'avoir l'esprit clair et pacifique.

Cela nous incite, dans cette nouvelle querelle des anciens et des modernes, à dénoncer prudemment la vision que d'aucuns, à des places diverses (souvent très élevées hélas !), tentent d'imposer aux systèmes universitaires qu'ils jugent décadents. Le plurilinguisme devrait désormais prendre la place des vernaculaires les mieux assis au motif que le Terrien de demain serait déjà fondamentalement plurilingue. Nul n'est donc plus autorisé à contester, même raisonnablement, cette certitude. Si l'on se risque à la prendre à rebours, si digne de respect soit-elle, c'est parce que le plurilinguisme, dans le plus grand nombre de cas, ne peut être qu'un avatar ou, si l'on préfère, une sorte d'accident de la langue maternelle. Sans doute ne faut-il pas le dénoncer comme un coup dur, mais l'accueillir plutôt comme une aubaine, une chance d'évolution, de métamorphose, d'élargissement

de l'empan conceptuel de chacun de ceux qui au sein de leur univers de pensée et de sensibilité, seront en mesure, non pas de révolutionner leur vision du monde, mais de la rendre moins sectaire, plus perspicace, plus accueillante plus réceptive donc moins introvertie, moins repliée, moins fermée. Sur de telles bases, aucune controverse n'est à craindre.

Il va sans dire qu'en dehors d'une minorité de multilingues (polyglottes authentiques dans la série des bilingues trilingues quadrilingues etc.) capables de maîtriser un certain nombre de langues, apparaissent massivement dans nos campus francophones de simples monolingues simplement désireux de doubler leur langue maternelle (qu'il s'agisse du français ou d'une langue maternelle ou régionale) par de l'anglais, et plus rarement de l'italien, de l'espagnol, du russe de l'allemand ou de l'arabe, avec toutefois, ces dernières années, des velléités naissantes en faveur du chinois ou du japonais. Que cela puisse servir à enseigner une deuxième ou même une troisième langue, est un projet à construire pour lequel il faudrait évidemment disposer de personnel, de financement, de moyens matériels et surtout de temps supplémentaire pour enrichir les apprentissages inscrits aux programmes de nos établissements. Etre dynamique est une qualité indiscutable mais ne tombons pas dans la boulimie communicative. Avoir une démarche pluri est une indiscutable nécessité. Mais disons-le vite et fort : ce n'est pas une nouveauté en D/DLC.

Prenons un exemple dans une langue extrême-orientale importante que j'ai eu la chance de pratiquer pendant 8 ans : le japonais. Cette fort belle langue a cette particularité (simple exemple), de ne pas avoir de phonèmes consonantiques isolés mais des mores, c'est-à-dire un complexe consonne + voyelle régulier comme dans *sa-yo-na-ra* (signifiant au-revoir).

Connaître un fait apparemment aussi simple a permis au « *gaidjin* » (étranger) que j'étais, de comprendre une des causes majeures des difficultés d'apprentissage du français par un débutant Japonais. Mon nom, par exemple, *Cortès*, comporte 2 consonnes isolées, le /r/ médian et le /s/ final. Dès lors, mon élève débutant japonais va prolonger ces deux phonèmes par un /u/ et automatiquement, mon nom passera de *Cortès* à /*co-ru-te-su*/ donc de 2 à 4 syllabes.

Même chose pour *Sartre* qui devient *sa-ru-tu-ru* (4 syllabes au lieu d'une voire deux à l'extrême rigueur en français).

On devine par ce très simple exemple comparatif des deux systèmes phonétiques :

- combien il peut être difficile pour un étudiant de Tokyo, de lire un poème de Baudelaire, de Victor Hugo ou même un texte très ordinaire en français,
- mais aussi combien, consécutivement, il est difficile à un Japonais débutant d'entendre clairement la lecture orale d'un texte en français.

J'ai eu l'occasion, en 1970, après 7 années d'enseignement du français à l'*Athénée Français* et à l'*Université Chuo de Tokyo*, de faire l'étude complète des problèmes phonétiques des étudiants japonais et j'ai été alors surpris de découvrir que des phonéticiens du XIX^e siècle comme Maurice Grammont en France (1866-1946) et Aikitsu Tanakadate au Japon (1856-1952), par exemple, considéraient que les différences au niveau des perceptions et des réalisations sonores tenaient « *aux particularités des organes articulatoires et auditifs comme le démontrent les expressions onomatopéiques en usage dans les différentes langues* ». Si donc un Japonais n'entendait pas bien les sons du français et si, par suite, il les reproduisait mal, on faisait l'hypothèse que cela tenait à des différences génétiques, conformément à la doctrine raciale apparue au milieu du XIX^e siècle qui « *prétendait expliquer les phénomènes sociaux par des facteurs héréditaires et raciaux* ». On n'était donc pas très loin du racisme qui, lui, s'empare des différences raciales pour aboutir à des classifications de races humaines en supérieures et inférieures. J'écrivis alors, en 1970 :

Tout cela est faux, il va de soi, mais l'erreur est instructive. La difficulté que présente, pour un étranger, l'émission d'un son qui n'existe pas dans sa langue est telle que des savants ont pu penser à des différences anatomiques, à une vérification possible, dans le domaine des appareils auditif et phonateur, des lois sur l'hérédité. Les Japonais, qu'on se rassure, ont exactement les mêmes organes que les Français. Ce qui diffère, c'est le mode d'articulation des phonèmes. Le Français a une prédilection incontestable pour les articulations antérieures (dentales, apicales, palatales) mais, ce qui est remarquable dans sa façon d'articuler, c'est le travail intense des lèvres. Ce travail est si intense que certains de nos étudiants, qui en ont pris conscience, l'exagèrent considérablement. Le Japonais articule souvent vers l'avant mais son jeu de lèvres est extrêmement réduit et sa diction très relâchée. Bien des erreurs n'ont d'autre cause que cette mollesse articulatoire.

Ce qu'il faut retenir d'un tel discours, c'est que l'intérêt du **pluri**, qu'il s'agisse, comme dans l'exemple que nous venons d'analyser de phonétique comparatiste ou, *a fortiori* de questions plus complexes touchant à la Culture (par exemple à l'analyse comparée de la politesse), est une idée classique ne nécessitant aucune croisade moderniste pour être enfin délivrée de l'oubli. Elle vaut donc déjà, comme nous venons de le voir, pour la deuxième articulation du langage, mais il est facile de montrer qu'il en va de même pour la première. Sans aller dans les manuels de D/DLC, il suffit de lire un roman pour découvrir le souci constant que peut avoir un auteur désireux de guider son lecteur dans la compréhension de subtilités de sens selon les langues et les mots qu'elles partagent, et, bien entendu, surtout,

en tenant compte des nuances véhiculées par les mots et les circonstances de leur usage. Milan Kundera, par exemple, dans *l'Insoutenable légèreté de l'être*, est particulièrement pédagogue à cet égard. Voici, en effet, un court passage de son chef d'œuvre (Pléiade, Gallimard 2011, p.1155) où il écrit : « *Toutes les langues issues du latin forment le mot compassion avec le préfixe « com- » et la racine « passio » qui, originellement, signifie « souffrance ».* Dans d'autres langues, par exemple en tchèque, en polonais, en allemand en suédois, ce mot se traduit par un substantif formé avec un préfixe équivalent suivi du mot « sentiment » (...). Dans toutes les langues dérivées du latin, le mot compassion signifie que l'on ne peut regarder d'un cœur froid la souffrance d'autrui ; autrement dit : on a de la sympathie pour celui qui souffre. Un autre mot, qui a à peu près le même sens, pitié (en anglais pity, en italien pietà, etc.), suggère même une sorte d'indulgence envers l'être souffrant. Avoir de la pitié pour une femme, c'est être mieux loti qu'elle, c'est s'incliner, s'abaisser jusqu'à elle ».

Comme on le voit, c'est là une remarquable explication plurilingue et interculturelle qui n'a pas attendu nos modernes défenseurs du pluralisme pour être abondamment pratiquée. Mais je ne souhaite pas du tout décourager mes collègues qui ont parfaitement le droit et même le devoir d'œuvrer en faveur du plurilinguisme, notamment lexical, qui est évidemment au cœur de toute approche, non seulement d'une langue étrangère à maîtriser correctement, mais surtout du fonctionnement de sa langue maternelle même qui vit ou dépérit selon la valeur qu'on accorde à ces signes éminents que sont les mots. Toute idée concrète ou abstraite est colorée, selon une multitude de critères, de valeurs constamment changeantes et fuyantes qu'on est ou non capable de capter dans leur fugacité. *Le pluri et l'inter* commencent là et la lecture - simple exemple - du petit *Dictionnaire inattendu de la langue française : OXYMORE, MON AMOUR*, publié par Jean-Loup Chifflet en 2011 aux éditions Point 2, nous rappelle opportunément ces valeurs, précisément, superficielles ou profondes, comiques ou tragiques, raisonnables ou obsessionnelles de la pensée en actes. Quelques emprunts à son florilège de citations percutantes pour sourire un peu (p.357-58) :

« Je n'ai pas peur des mots, ce sont les mots qui ont peur de moi » (Henri Calet)

« Je rêve d'une langue dont les mots, comme les poings, fracasseraient les mâchoires » (Cioran)

« L'écrivain partage avec le politique cet ignoble secret : on peut faire n'importe quoi avec des mots » (Jean-Marie Domenach)

« Manier les mots, les soupeser, en explorer le sens est une manière de faire l'amour » (Marguerite Yourcenar).

Notre toute première conclusion consiste donc à rappeler que le pluri et l'inter, sans oublier le bi qui porte leur ADN commun, ne sont en aucune façon des nouveautés, et que, si loin que l'on remonte dans le passé méthodologique de nos recherches et de notre métier, il faut n'avoir pas bien suivi l'évolution du monde pour en dénier aujourd'hui, replacée dans la longue durée, la très vigoureuse, interminable et prolifique existence.

Cela dit, comment expliquer la vogue contemporaine prodigieuse de ces concepts sur lesquels, maintenant, des bataillons de chercheurs (parfois faméliques) se bousculent au portillon de l'avenir, avec l'espoir d'un nouveau filon à exploiter (personnel bien entendu). Ce qui fait problème, c'est qu'on semble croire que le pluriculturalisme ne peut se concevoir - si l'on comprend bien certains textes récents - que dans l'affrontement de langues différentes. La cause majeure du grand malentendu est certainement là. Il faut donc rappeler l'abécédaire du pluralisme. Bien entendu le *pluri* peut être aggravé par le fait que la vision du monde d'un chinois, par exemple, n'est pas la même que celle d'un Français, d'un Cherokee, d'un Hottentot ou d'un Corse indépendantiste. Cela dit, il ne suffit pas de parler français, et même un excellent français, pour être compris de son voisin de palier francophone, de son collègue de bureau, voire de la dame de ses pensées. Bref, le pluri a toujours été partout - autant à la Cour du Roy que dans la langue des *crocheteurs du port au foin* que célébrait Malherbe - et c'est du reste ce qui a fait et fait toujours son charme quotidien et l'enchantement de la poésie.

Assétons une bonne fois pour toutes une vérité première : le pluri - sous quelque forme qu'il se présente - est né (galéjons un peu pour détendre l'atmosphère) avec l'Homme du Néanderthal, s'est poursuivi avec l'homme du Cromagnon et fait les délices des quiproquos et méprises de notre quotidien le plus actuel. Les polyglottes, c'est vrai, tiennent toujours une place mondaine très honorable. On les encense volontiers comme des espèces de phénomènes, même si les performances qu'ils produisent ne sont pas toujours époustouflantes. Mais les Français, pas très doués dans ce domaine, sont donc volontiers admiratifs quand l'un des leurs se met à parler une autre langue que celle de Molière. Si l'on fait un détour vers les Grands de ce monde, les jugements sont assez modestes. Le Président Macron, Strauss Kahn, Madame Lagarde et Nelson Montfort sont parfaitement à l'aise avec l'anglais. Les Présidents Mitterrand, Giscard d'Estaing, Sarkozy et Hollande ne s'y sont guère risqués. Pour la langue française, très bonne tenue des Reines d'Angleterre et du Danemark, mention assez bien pour Tony Blair, mais ajournement complet pour les Présidents américains Carter, Clinton, Bush père et fils, Obama et Trump. Pour l'allemand, enfin, nous reste le souvenir du « Ich bin ein Berliner » de Kennedy, mais mieux vaudrait ne pas trop approfondir. En général, quand la langue du pays a

un statut international brillant (c'est le cas des pays anglophones et, à un moindre égard, francophones) on peut dire que les polyglottes ne pullulent pas. En revanche, dans les pays de l'Europe de l'Est ou du Nord (Pologne, Scandinavie, pays riverains de la Baltique etc.), la connaissance des grandes langues de communication internationale s'impose.

Mais revenons à la D/DLC. Notre étonnement, de plus en plus, est provoqué par ces nombreux imitateurs tardifs de Paul de Tarse, pieusement convaincus d'avoir enfin trouvé leur chemin de Damas en pédagogie nouvelle, et se mobilisant désormais avec fougue et morgue contre tout ce qu'ils estiment être erreur, mise à l'écart, piétinement moral et même, danger suprême, exaltation nationaliste débouchant inéluctablement sur un nouveau visage du fascisme. Le délire menace décidément les esprits apparemment les plus sages. Notre pauvre passé, avec ses colonies accumulées en plusieurs siècles, ses erreurs et ses ineptes guerres mondiales (entre autres), n'a pas bonne réputation ces temps-ci. Pourquoi ? Sans doute parce qu'une érosion tenace tente toujours de désagréger le monde dans lequel nous vivons, de le déconstruire peu à peu en jetant le doute sur toute tradition. Il en est, d'évidence, dont il faut se défaire, d'autres méritant aménagements, compléments et correctifs, d'autres enfin qu'il faut conserver, partager, et même offrir à autrui, bien entendu s'il le désire, donc sans idée d'obligation pour raison métaphysique, politique ou économique.

De la *French Theory* des années 70-80 du siècle dernier aux crises sociales, idéologiques, communautaristes, racialistes et racistes... contemporaines, de nouveaux dogmatismes se développent sur le thème général de la différence, de la trahison des valeurs, donc, *grosso modo*, d'un nouveau type de révolution à naître. L'espoir palingénésique (le fameux « éternel *retour du même* ») n'est pas interdit pour ses fidèles, y compris pour ceux qui n'ont pas encore lu Nietzsche (et les autres). Mais ce qui semble déjà à peu près clair, c'est, comme le dit François Cusset, que « la *question cruciale de la différence - sexuelle, ethnique, culturelle, ontologique même, mais toujours mobile, changeante, disponible à tous les usages et à tous les croisements* » est fondamentalement au cœur de tous les débats contemporains, y compris - et même surtout - des débats sur l'enseignement/apprentissage des langues. Cela ne date pas d'hier, contrairement aux certitudes forcément intéressées de certains trop jeunes ou trop vieux modernistes. *Le pluri* est une grande et ancienne notion philosophique mais, à force de le manipuler dans tous les sens, on le transforme progressivement en tarte à la crème.

Commençons donc - même si l'on certifie qu'on le sait déjà - par ne plus confondre *pluri et multi*. Ces deux concepts sont vieux comme le monde. Métaphoriquement il s'agit, non pas de jumeaux homozygotes mais dizygotes, donc issus de la fécondation simultanée de deux ovules différents par 2 spermatozoïdes eux-mêmes différents. Qu'on me pardonne cette métaphore biologique osée, donc limite, à laquelle je n'ai pas résisté. **Le multi**, c'est la quantité ; **le pluri**, encore et toujours, depuis Saussure et Bally... et d'autres - c'est la différence. On peut être multilingue et parler (bien ou mal) 5, 6 ou même 10 langues différentes (voire plus), mais lorsque 2 individus communiquent dans une seule et même langue, ce qu'ils se disent, éventuellement avec des mots identiques, peut être interprété de façon profondément et même totalement contraire. On sait cela depuis *l'Illiade et l'Odyssee* au moins. *Le pluri* - notamment en matière culturelle - n'est donc pas un calque du *multi*. On peut parler la même langue et ne pas se comprendre ou se comprendre « de travers ». On peut être Français de souche (il doit bien en exister encore quelques exemplaires dans l'hexagone) et étranger pour un autre Français de souche. Il suffit de rappeler cette vérité première pour commencer à calmer (ou à compliquer un peu plus) le jeu (car ce n'est que cela) du pluriculturalisme.

Avec le multi et le nombre, on est dans la connaissance dénotative (l'organisation grammaticale et lexicale, par exemple, et c'est déjà un sacré problème) ; avec le pluri, on plonge dans l'infini, dans le gouffre rimbaldien du sens, dans les variations connotatives, l'interprétation, la traduction, car, comme le dit essentiellement Jean-Claude Margot : « un message quelconque est étroitement lié à la culture dans laquelle son auteur est enraciné ». Et il ajoute : « L'erreur fondamentale est l'ethnocentrisme, cette attitude des membres d'une société qui ramènent tous les faits sociaux à ceux qu'ils connaissent ou qui estiment que leur culture est meilleure ou préférable à toute *autre* ».

Plus simplement encore, un message, même très ordinaire, est étroitement lié à la situation de communication dans laquelle se trouvent les acteurs concernés. Le pluri - convenons-en une bonne fois pour toutes - n'est une nouveauté que pour les « demeurés » (demeure étant un mot très à la mode ces temps-ci). Sans parler du modèle SPEAKING de Hymes (1962), lorsque, *dans les Femmes savantes* (Acte 3, scène 2) Philaminte, à propos du Sonnet de Trissotin sur la fièvre de la Princesse Uranie, se pâme à l'évocation du fameux « quoi qu'on die » et confesse, d'une voix mourante de plaisir allant presque jusqu'à la jouissance sexuelle : « Mais j'entends là-dessous un million de mots », elle est évidemment dans *le pluri*. D'accord elle est aussi complètement à l'ouest et nous fait rire (ce qui est bien, merci Molière) mais elle se gave littéralement *du pluri* qu'elle est capable de construire et l'on peut lui accorder (ne serait-ce que pour accentuer l'effet comique recherché par Molière)

que, même limitée en grammaire, elle a beaucoup d'imagination. Sans méchanceté aucune, disons que notre monde gagnerait presque à rester dans le sillage de Philaminte pour ne plus faire d'erreurs sur le pluri qui est aussi abondamment présent dans le mono- que dans le bi ou dans le multi.

Remarque : Rappelons aussi (mais sans causticité particulière) que se mêlent à tout courant ardemment affiché comme progressiste, des raisons d'ordre privatif (self-improvement en bon français). Rien là d'anormal. Il faut bien vivre et penser à « sa carrière » en se plaçant dans ce que l'on croit être le peloton de tête du renouveau. D'où les tentatives « d'échappées » conduisant au « sprint » final, et, éventuellement, au « maillot jaune » de la sagesse, dispensateur de notoriété et de promotion (les Sages, hommes vénérés sont parmi nous, porteurs de fausses idées nouvelles dont s'abreuvent les demandeurs anxieux de modernisme). D'où, consécutivement, l'inévitable apparition de chapelles impétueusement concurrentielles pour des raisons souvent moins scientifiques que provoquées par la rareté des postes à pourvoir dans nos universités. Bref, « c'est la lutte finale ». Bien entendu, dans ma comparaison cycliste, je n'ai pas parlé du « dopage », mais il serait possible de filer la métaphore (toujours en anglais pour faire mode) et de dire quelque chose comme « *indeed, dealers and takers, openly occupy the ground* ».

Tout fait donc sens quand il s'agit de démolir un ensemble de valeurs symboliques. Restons toutefois dans les désintéressées limites de notre domaine. L'évolution des idées et pratiques pédagogiques (par-delà les querelles qui séparent sempiternellement les factions antagonistes de France et d'ailleurs) fait évidemment partie - au XXI^e comme au XX^e siècles - de l'univers idéologique, dogmatique, militant, martial, pugnace et va-t-en- guerre... qu'ont régulièrement subsumé toutes les modes, lubies et avancées les plus diverses. Incessantes « guerres picrocholines » qui, à défaut d'être obligatoirement porteuses de progrès, ont, du moins, l'avantage rabelaisien d'être divertissantes. Pour bien se rendre compte de cet aspect comique jusqu'au ridicule des affrontements techniques, scientifiques et idéologiques en cours dans notre petit village global, il faut nécessairement prendre quelque recul. Tentons de remettre les pendules à l'heure en toute simplicité.

Les « éclaireurs de pointe » de la modernité (qui prolifèrent à chaque époque), ont toujours eu tendance à oublier ou à ignorer carrément la maxime d'Anaxagore, philosophe grec présocratique qui fut (excusez du peu), le Maître de Périclès et Euripide, et qui disait explicitement ceci : « rien ne naît ni ne périt mais des choses déjà existantes se combinent puis se séparent de nouveau ». On sait que Lavoisier prolongea cette formulation, entièrement philosophique au départ, en l'étendant au domaine de la chimie, de la physique et même de l'économie et de la philosophie... sous la forme d'un adage désormais complètement stéréotypé mais

profondément sage : « rien *ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* ». Ne restons donc pas *entre le zist et le zeste* (i.e. dans l'indécision) et acceptons de fréquenter encore la pensée de notre savant martyr que des révolutionnaires « convaincus » de 1793 (défaut de prédilection de tout barbare inspiré, quelle que soit l'époque) firent décapiter sans même lui accorder le petit sursis qu'il sollicitait pour terminer, avant de mourir, une expérience en cours. « Rien ne se crée - avait-il écrit - ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toutes, il y a une égale quantité de matière avant et après elle, donc que la qualité et la quantité des principes est la même, et qu'il n'y a que des changements, des modifications ». Posée en ces termes, qu'il conviendra évidemment de nuancer, l'identité *de tout pluri et de tout inter* (quelle que soit la « substance », comme dirait Saussure, qu'on accroche à ces préfixes) commence à prendre sens philosophique, grammatical et intonatif tout en restant d'une infinie complexité.

Note

1. Commission organisée en 1982 par le Ministre Savary de l'Education Nationale, pour faire le point sur l'enseignement des langues en France et tout particulièrement le FLE, FLM, FLS et FLI. C'est à la suite de cette Commission que l'enseignement du Français fut majoritairement intégré aux Départements de Sciences du Langage.